Chronique : prendre la Peuglise

Autor(en): **Rivier, Anne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **34 (1997)**

Heft 1310

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1015204

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Prendre la Peuglise

Un train pas comme les autres: La Sagne - la Chaux-de-Fonds, 13h38-13h53

DÉBUT DE VACANCES dans le Jura neuchâtelois. Gare de la Sagne-Crêt, fin juillet dernier. Pile à l'heure, le train rouge pavot des Chemins de fer des Montagnes s'annonce en sifflant. Appel pathétique et pour cause: les sièges sont vides depuis les Ponts-de-Martel. Seule passagère en vue, je grimpe à l'avant, tends mon demi-tarif. René le conducteur-receveur l'examine soigneusement, poinçonne mon billet. Désignant le wagon dépeuplé, il hausse une épaule et soupire:

– Les «horlogères», Madame. Cette manie qu'ils ont de partir tous en même temps! La mono-industrie, c'est terminé, non? Dans la région, de l'horlogerie y en a presque plus et les vacances, on les garde comme si rien ne s'était passé. Pour le souvenir, peut-être? Je me demande bien qui se rappelle encore la fabrique de balanciers du village...

René reprend sa place mais ne ferme pas la porte de sa cabine. Je renonce à aller m'asseoir. La Peuglise* n'est pas un taxi. Quand on y cause, il faut en profiter. Le Sagnard n'est pas bavard.

– D'habitude, à cette saison, on croule sous les randonneurs. Avec le froid et la pluie de ces dernières semaines... En janvier, c'est autre chose. Des fondeurs, par centaines, de toute la Suisse. Des barrières de skis!

Si René exagère à ce point, c'est que le soleil brille enfin. Le quai prend des airs de Canebière et la vallée moutonne jusqu'à la Roche aux Crocs.

Triangles noirs des sapins

À 13h38 précises, la Peuglise démarre, siffle trois fois devant Miéville. Le paysage retrouve sa géométrie sévère. Triangles noirs des sapins, rectangle brisé du ciel bas, cicatrices des lisières, lignes de fuite à l'encre de Chine, mosaïques des pâtures aux couleurs froides, tout ici dispose à la mesure, à l'épure. Et à l'ennui, pourquoi pas. En fin de compte, l'austérité repose et enrichit l'esprit. D'abord, elle stimule l'imaginaire, porte à l'invention, elle séduit, elle attache. Puis elle ramène à la méthode, à la raison. Au repli studieux dans des chambres boisées où le halo des lampes éclaire des textes, des partitions, des problèmes d'échecs que les trépidations du quotidien empêchent d'aborder sereinement.

Le train ralentit. À Sagne-Eglise, en toute logique, le miracle: une cliente. Le contrôleur salue mais ne contrôle pas. Francine, infirmière à la ville, est une habituée. Imposante, plantureuse, elle souffle et transpire

– Tu ne m'en veux pas si je me pose, s'excuse-t-elle, j'ai trois gardes de nuit dans les pattes.

René claironne:

– Ça va, Madame me tient gentiment compagnie.

Départ, entrée en douceur dans la forêt dense. Beauté, harmonie, ombres et lumières diaprées de sanctuaire, René devient lyrique:

– En hiver, surtout, avec la neige, les branches ployées, des rideaux de théâtre. Une paie que je me tape le parcours et je ne me lasse pas, c'est normal?

À la Chaux-de-Fonds, il s'inquiète:

– Je ne vous ai pas trop ennuyée? La ville est morte, vous verrez.

Je le rassure. Je connais, j'y ai vécu. Une balade, une visite chez le médecin et je rentre.

Place de la Gare, pas un chat à l'horizon. Peu de voitures en zone bleue pourtant gratuite pendant trois semaines. À l'arrêt, deux bus tête-bêche, déserts. À son volant, un chauffeur, nuque cassée, bouche ouverte, sommeille. Sur l'Avenue Léopold Robert, la poste se ménage un horaire spécial. À la terrasse de la brasserie, un groupe de routards canadiens bronze ses mollets sur des sacs de montagne cousus de feuilles d'érable. Une Noire en boubou berce un bébé dans les tournesols de son batik. Le garçon espagnol grommelle en frappant les tables de son chiffon. Plus loin, le fleuriste, le marchand de meubles et le photographe affichent les dates fatales à l'encre rouge.

Devant la pharmacie, je tombe sur Samuel l'Erythréen. Jadis instituteur à Asmara, longtemps prisonnier de Mengistu, Samuel est un Chaux-de-Fonnier précieux, un témoignage vivant à préserver. Requérant africain ayant obtenu le droit d'asile en Suisse, il est même si précieux qu'on devrait l'encadrer et l'étiqueter «vrai réfugié politique d'avant les trois cercles». Samuel va bien. Il continue de s'intégrer avec énergie dans la cuisine d'un restaurant campagnard. Sa femme et ses filles ont fini par le rejoindre. Son fils aîné, un as en informatique, commence le Poly à l'automne. Malgré cela, Samuel a souvent le mal du pays. «Là-bas, *they need teachers*, ici laver la vaisselle», lance-t-il dans un éclat de rire. Décidément, mon ancien élève de français n'a pas beaucoup progressé. Qu'importe, la liberté est polyglotte.

Ne subsistent que les banques, imputrescibles

Je pousse jusqu'à la fontaine monumentale. René avait raison. Le Pod est un long fleuve tranquille dont la plupart des riverains ont péri dans une inondation. Ne subsistent que les banques, imputrescibles. Et les géants, orange ou autres, leurs vendeuses en uniforme, leurs vendeurs en chef, leurs étudiants au rabais et leur travail sur appel. Place du Marché, la situation est carrément désespérée. Boulangerie, boucheries, fromagerie, restaurants, épicerie jouent l'Arlésienne. Le petit commerce se repose et crée un besoin?

Chez le médecin, en revanche, la salle d'attente ne désemplit pas.

– Il y a vingt ans, je soignais des travailleurs que les «horlogères» déprimaient, aujourd'hui, des sans-emploi que les vacances des autres achèvent. Je prescris des anxiolytiques, des somnifères, des antacides à tour de bras, mais c'est du boulot qu'il leur faudrait, une dignité, un statut... Je l'invite volontiers, le haut fonctionnaire de l'Office fédéral, qu'il vienne m'assister et je lui apprendrai le calcul. Des alcooliques, des drogués, des tire-au-flanc... Personnellement, je n'ai plus que des chômeurs et des vrais! Trois tiers et tous les jours.

Dans la Peuglise du retour, Madame Béguin montre à Madame Tissot la blouse qu'elle vient d'acheter:

– Ravissante! Ce tissu, on dirait de la soie. Conseil d'amie, Bluette: dépêche-toi de la mettre. Chez nous, les manches courtes, c'est pas long.

Anne Rivier

* Du suisse-allemand *Bügeliisä*, fer à repasser. Locomotive puis train entier d'une ligne à voie étroite. Se dit surtout du «régional» Ponts-Sagne-Chaux-de-Fonds.